

CLARISSE
NICOÏDSKI

ANN BOLEYN

OUVRAGE PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE
ET DE (LA MÉTAPHORE) THÉÂTRE
NATIONAL DE RÉGION (LILLE)

éditions

THEATRALES

Les éditions THEATRALES bénéficient d'une aide de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD).

© 1993, éditions THEATRALES
4, rue Trousseau, 75011 Paris

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

ISBN : 2-907810-46-4

DU MEME AUTEUR

Romans

- LE DÉSESPOIR TOUT BLANC, Le Seuil, 1968.
LA MORT DE GILLES, Mercure de France, 1970.
LA NUIT VERTE, Mercure de France, 1971.
LES VOYAGES DE GABRIEL, Mercure de France, 1972.
LE TROU DE L'AIGUILLE, Mercure de France, 1973.
LA BALLE DUM DUM, La Table Ronde, 1976.
LE CAILLOU, Ramsay, 1980.
COUVRE-FEUX, Ramsay, 1981.
RAPHAEL, JE VOULAIS TE DIRE, Flammarion, 1983.
FRERES DE SANG, Flammarion, 1986.
LE TRAIN DE MOSCOU, Flammarion, 1988.
MODIGLIANI, Plon, 1989.
RUMEURS DANS LA SALLE DES PROFS, Ramsay, 1990.
LE POT DE MIEL, Mercure de France, 1991.
GUERRES CIVILES, Payot, 1991.
SOUTINE OU LA PROFANATION, Lattès, 1993.

Poèmes

- LES YEUX, LES MAINS, LA BOUCHE, éditions Braad - Bilingue (LUS OJUS, LAS MANUS, LA BOCA), 1970.

Ouvrages collectifs

- ROMÉO ET JULIETTE, LE LIVRE, aux Editions Papiers
VOIX DE PERES, VOIES DE FILLES, Maren Sell.
Nouvelles Nouvelles.

Théâtre

- LE PARLOIR.
PAYSAGES DÉCHIRÉS, interprété par les élèves du Conservatoire de Bordeaux, direction Gérard Laurent.
ANN BOLEYN, France-Culture, Nouveau répertoire dramatique de Lucien Attoun, avec Nada Strancar et Bernard Freyd, réalisation Arlette Dave.
L'OISEAU DE FER, France-Culture, avec Christiane Cohendy, réalisation Arlette Dave.
LE DÉSESPOIR TOUT BLANC, TGP Saint Denis, 1988, mise en scène Daniel Mesguich.
LES CERCEAUX DE FEU, livret d'Opéra, compositeur Bruno Ducol. Date de création version concert : juillet 1991, Villeneuve lez Avignon et publication du livret.

PERSONNAGES

HENRY VIII

ANN BOLEYN

La pièce a été créée le 4 novembre 1993 à (La Métaphore), Lille, dans une mise en scène de Daniel Mesguich, avec Michel Baumann et Sandy Ouvrier (*voir p. 39*).

La scène se passe dans une des salles du château donnant sur les jardins, à la tombée du jour, vers les six heures.

Le 18 mai 1536, veille de l'exécution d'Ann Boleyn.

Henry VIII est seul. Devant lui une table chargée de vivres et de boissons.

Pendant tout le cours de son monologue, il s'interrompra pour boire, manger, cracher, pleurer ou rire.

Un miroir au mur dans lequel il ira à plusieurs reprises s'observer.

Près du miroir, une grande fenêtre.

D'AUTRE PART...

Enfermée dans sa cellule à la Tour de Londres, Ann Boleyn monologuait des heures durant. Une de ses dames chargée de la surveiller, rapporta avec force détails, la manière dont elle allait et venait, poussait des cris perçants, des exclamations de colère ou, au contraire, restait prostrée, murmurant d'une voix si basse qu'il était impossible de bien entendre ce qu'elle disait. Il lui arrivait de demeurer silencieuse, fixant le mur en face d'elle, de partir d'un éclat de rire dont nul ne pouvait comprendre la raison et que l'on attribua à la démence.

On débattit un certain temps après sa mort, à savoir si cette folie était le résultat des douloureux traitements qu'on lui avait infligés ou – certains étaient résolument en faveur de cette explication – la marque du diable, dont elle avait, à n'en pas douter, été la très coupable amante.

La réalisation tiendra donc compte du fait que ce dialogue imaginaire s'établit entre deux personnages qui se trouvent dans des lieux différents.

HENRY VIII.– Qu'on me serve quelques faisans, des viandes en sauce. De ce gros gibier que nous chassâmes avec nos compagnons. Des pâtés de volaille à la chair cuite dans la bière. Des aïelles aussi.

Et qu'on me laisse seul.

Du vin, échançon, du vin !

Il frappe dans ses mains, entre l'échançon, le vin est versé dans le hanap très lentement.

ANN BOLEYN.– Quelle soif a ma bouche ! Quelle soif, seigneur !

HENRY.– Fieffée catin. Gourgandine, putain... Nous voici bien, noiraude ! Nous voici bien !

ANN.– Seigneur Dieu, Seigneur le Roi, quelle soif !

HENRY.– Fieffée catin ! ... Je bois à vous, mes bons amis absents, et les morts aussi.

ANN.– J'ai eu bien trop de peurs pour craindre encore. Et tu voudrais que je meure ? Non, tu ne le veux pas...

HENRY.– A toi, la triste Aragonaise...

A toi Jane Seymour, vierge chaste, à venir, à mourir. A toi encore, l'Aragonaise, aux bourrelets si lourds que je les mordais pour que tu hurles.

ANN.– J'avais peur déjà, petite fille, de cette femme en gésine toujours qu'on appelait ma souveraine. Sa langue avait des aridités pour me faire rire et parfois m'effrayer. Elle venait tellement d'ailleurs. J'avais peur d'elle, et puis, je crois, de toi.

HENRY.– Tu me fais rire ! A toi, noiraude aux yeux sombres, ma douce gourgandine. Dans les rues de Londres, j'ai vu une litière, sur le pont de bois alors que la Tamise était étrangement verte.

J'ai vu une femme sur la litière et j'ai cru te reconnaître.

J'en ai frémi puis pleuré.

ANN.– Pourquoi m'éloignait-on de la maison de mon père pour m'envoyer au pays de France ? Était-ce ton vouloir ?

HENRY.– A toi noiraude, meurtrière de l'Aragonaise.

ANN.– J'étais bien laide. Bien laide. Et quand on me fouettait, je disais que c'était parce que j'étais laide.

Quelle soif a ma bouche. Quelle soif, Seigneur. Seigneur, sois Dieu et sois le Roi, pour mon salut. Mon père a tant pleuré de me voir accouchée.

HENRY.- Que tu étais laide ! J'ai aimé cette tache à ton cou. Cette boursoflure que je mordillais comme les bourrelets de chair bleuie, vois-tu, de la vieille Aragonaise. Je suis un loup, j'aime les femmes avec mes dents. Je suivais du doigt ses bosselures, ses verrues accrochées à elle comme des faons sur la colline de Galaad... Je blasphème. C'est que je t'aimais tant et tu étais si laide. L'assassin de femmes, souverain, prie, pleure, et blasphème.

ANN.- La nourrice n'aimait pas que j'approche mes lèvres de son sein ; les femmes me l'ont dit. Elle était sûre que ma mère, du temps où elle était grosse, avait tété du lait de chouette. Je ris ! Tu vois, je ris ! Je peux rire, mon seigneur le Roi. Mais chut... La mer se déchaîne.

HENRY.- La vague de suicides que tu as provoquée à Londres a remonté la Tamise dont la gorge s'est gonflée d'eau.

ANN.- J'ai bu la mer... Est-ce que je perds la raison ? Point du tout. J'essaie seulement de retrouver l'ordre de mes terreurs passées.

HENRY.- On croit que le fleuve sanglote. Et sais-tu ce qu'on a retrouvé, là, qui l'étouffait ? Un énorme poisson. De quatre vingt pieds de long, le même qui échoua sur les côtes de l'Angleterre, plus au nord.

Pouah ! Tu m'as empoisonné le corps comme tu m'as empoisonné l'esprit.

ANN.- J'ai bu la mer mon souverain seigneur, le jour où ma bouche a glissé sur ta peau, où mes lèvres se sont ouvertes au creux des jambes, où j'ai découvert...

HENRY.- Ce goût de naevus à ton cou, remugle de chair...

ANN.- ... l'eau de ta force dans ma gorge...

HENRY.- ... un peu de rance et puis, toujours, ce goût de sel...

ANN.- Je n'étais pas vierge, non, j'avais aimé avant. Mais cette eau me remonte aux lèvres et je retrouve l'odeur des vagues lors de la